

Rencontre

SIMON ET CAPUCINE JOHANNIN éblouissent l'hiver littéraire d'un récit fulgurant écrit à quatre mains. Entre éclats festifs et ténèbres sociales, *Nino dans la nuit* célèbre l'énergie et la hargne d'une jeunesse précaire, noctambule et flamboyante.

TEXTE Léonard Billot PHOTO Renaud Monfourny

AMOUR, GALÈRE & KIF



“A chaque fois, c’est un jeu d’allers-retours : je fais des pages, elle les imprime, moi j’en fais d’autres pendant ce temps-là. Puis je reprends celles d’avant et on en discute”

SIMON JOHANNIN

C’EST CAPUCINE QUI A EU L’IDÉE DU TEASER. SOUVENT L’IMAGE, C’EST ELLE.

Sur YouTube, trois minutes et seize secondes de techno qui tabasse, de corps sous néons, de plans chocs. On pense à Gaspar Noé, Harmony Korine et Winding Refn. Aux manettes, le collectif Contrefaçon a soigné le montage. En fond sonore, couvrant les basses de la musique, Simon lit un extrait de *Nino dans la nuit*. Histoire de pas oublier que c’est bien de littérature qu’il s’agit ici : *“Je me prends en pleine tête cent quatre-vingts tartes par minute et je tends les deux joues. Je hurle la langue dehors en remontant la foule, je vois rien d’autre que l’intérieur de mes paupières où je laisse exploser les ombres, et je souris comme un abruti si content d’être vraiment défoncé. A partir de maintenant ça compte pas. Y’a plus de temps. Plus rien.”*

Capucine et Simon Johannin ont respectivement 28 et 26 ans. Elle est photographe, il est écrivain. Et même si c’est un roman – incandescent – qu’ils signent tous les deux, l’image reste au centre de leur processus créatif. Car l’un ne bosse pas sans l’autre, et inversement. Leurs arts sont complémentaires. Bernard et Bianca des lettres qui secouent. Bonnie and Clyde de la génération Insta arty. Sur les clichés et les stories online, elle a des airs de madone nineties en crop top léopard ; lui, immense, crâne rasé et TN aux pieds, a fait le mannequin pour les magazines branchés et les marques indés. Pour leur clip, les gars de Contrefaçon ne s’y sont pas trompés : c’est face cam qu’ils ont cadré ce couple insolent de grâce moderne.

Les deux se sont rencontrés à Montpellier. Fac de ciné. Déjà l’image. A l’entrée d’un bar, on essayait de coller une jeune fille dans les bras de Simon. Mais il a suffi que l’immense garçon croise la lumineuse Capucine et c’était plié. Presque dix ans que ça dure : Capucine et Simon se sont mariés début janvier 2018. En 2017, c’est de cette osmose intime et créative qu’est né *L’Eté des charognes* (Allia), premier *“petit bâtard de roman”* et bombe textuelle de 140 pages. Simon Johannin y chroniquait l’enfance rude et rurale d’une bande de *“pécotes”* qui se battent aux poings, lapident des chiens et raccompagnent leurs vieux trop

bourrés pour conduire droit. Un texte fulgurant où se déployait la langue à vif du jeune auteur. Déjà, la prose de Simon répondait aux photos de Capucine.

Le regard neuf qu’elle posa sur le territoire d’enfance de son compagnon a agi comme un *“déclat”*. Sur les clichés de la série pris à l’argentine, on voit du sang, de la terre et des plumes.

Des hommes au travail et des charognes en décomposition. La campagne dure et organique, loin des images photoshopées des dépliant du Salon de l’agriculture.

“Pour Nino, ça a été différent”, explique Simon Johannin. *“On a beaucoup plus pensé le texte à deux.”* Dans la conversation, quand le jeune homme commence une phrase, c’est souvent Capucine qui la termine. *“On savait déjà qu’on avait envie d’écrire une histoire d’amour, nous dit-elle, quelque chose de plus urbain aussi.”*

A Simon de reprendre : *“Concrètement, en janvier 2018, j’ai fait pas mal de pages sur une période assez courte. Puis je les ai laissées à Capucine pour qu’elle retravaille le texte de son côté. Elle a tout lu de manière analytique, elle a pris plein de notes. Puis on a fait le bilan tous les deux. Du coup, j’ai commencé à écrire de nouveaux chapitres en fonction de ses indications. A chaque fois, c’est un jeu d’allers-retours : je fais des pages, je les imprime, elle les lit, elle les annote, moi j’en fais d’autres pendant ce temps-là. Puis je reprends celles d’avant et on en discute. C’est un espèce de va-et-vient continu car on vit ensemble.”*

Résultat : 280 pages d’une écriture stroboscopique, belle et puissantes comme une montée de MDMA, brutales comme une fête crépusculaire.

Un texte aux airs de lettre d’amour ténébreuse pour raconter Nino et Lale, couple magnétique et fou d’amour qui arrache à l’existence des morceaux de bonheur malgré la dèche et les galères. Précipités dans la périphérie bétonnée de Paris, les jeunes amants survivent de jobs abrutissants, de petits vols et de combines stupéfiantes. Tout juste vingt ans et déjà l’envie de *“tout claquer dans un fusil à pompe et teinter la moquette avec le sang de tout le monde”*. Et les plaisirs artificiels de la nuit pour dérober au quotidien quelques grammes de kif.

“Moi, j’en ai rien à foutre de la valeur travail. Je ne veux pas être l’esclave de compagnies de merde, ni être exploitée par des gens sans valeurs, pour un salaire misérable”

CAPUCINE JOHANNIN

Des excès noctambules comme des bouées de sauvetage pour éviter de sombrer dans les abysses de l’extra-moderne lassitude.

A son écriture, Capucine a apporté une vraie rigueur, constate Simon : *“La construction de Nino est différente de celle de L’Eté des charognes. Là, c’est vraiment le flux de conscience d’un personnage, et au début, il était vraiment casse-couilles, le Nino. Vraiment hargneux.”* Capucine enchaîne : *“Il était carrément antipathique, même. Avec un côté un peu donneur de leçons, très énervant. Mais moi, j’avais envie qu’on les aime, ces personnages, pas qu’on veuille leur donner des claques derrière la tête.”*

Ici aussi, il y a des images qui sous-tendent le projet. Pas une série spécifique comme pour le précédent, mais plutôt des clichés réalisés au fil de la nuit, quand le couple écumait les clubs de la capitale belge. Sur ces photos, on y voit des paillettes et des plumes, des corps androgynes, des éclats de rire et des platform shoes. Recueil d’instantanés d’une jeunesse européenne aux apparences frivoles et festives. Le texte alors sert à dépasser les maquillages, mettre des mots sur les journées désargentées, les inégalités sociales, la souffrance qui guette sous les faux cils. Car sur pellicule ou papier, Capucine et Simon ne racontent que ce qu’ils connaissent.

La galère, *“la hess”*, à l’instar de leurs personnages, le couple l’a côtoyée. Jusqu’à peu, ils sous-louaient en cash un taudis porte d’Ivry. Avec trou dans le plancher et vue sur les tours pour 700 euros par mois. Freelance, Capucine, surtout, se souvient des petits boulots avilissants, des payes de misère et de la tentation de l’illécite. Là aussi, c’est elle qui a voulu un texte plus social que le précédent, presque politique : *“En fait, Simon a commencé à écrire sur une période douloureuse de*

notre vie. Ce qui nous est arrivé et ce qui est arrivé à nos amis. Certains d’entre eux ont été vraiment abîmés par ce quotidien. Et les premières épreuves que Simon m’avait fait lire restaient très légères. Je me suis dit que si on parlait de ça, de cette époque, je ne voulais pas que les gens qui ne connaissent pas ce quotidien, puissent lire le livre en se disant : ‘Oh ! c’est pas si terrible, regardez, c’est l’American dream, à la fin, ça finit bien.’ Moi, je voulais vraiment qu’on montre le côté dégueulasse de cette existence.”

Depuis, l’existence s’est un peu adoucie pour les Johannin. Simon a vendu 20 000 exemplaires de son premier roman et il a raflé le prix littéraire de la vocation en 2017. En septembre dernier, le couple a emménagé dans un charmant petit appartement à Ivry. Sans trou dans le plancher, avec un potager et une vue dégagée. Mais les deux n’oublient rien de cette rage sociale qui a nourri leur roman. *“Au final, conclut Capucine, on est entourés de gens qui font des études en sachant très bien que ça ne va leur servir à rien, que leurs diplômes n’auront pas de valeur. On est la première génération qui va gagner moins que celle de ses parents. La valeur travail, on est de moins en moins à la voir. Moi, j’en ai rien à foutre de la valeur travail. Je ne veux pas être l’esclave de compagnies de merde, ni être exploitée par des gens sans valeurs, pour un salaire misérable. Donc on essaie de comprendre quelle alternative il peut y avoir. Comment réussir à avoir un toit à peu près convenable, comment réussir à trouver une manière de gagner sa vie qui ne soit pas trop ignoble et ça, déjà, c’est un putain de but.”*

Pour le paradis, les Johannin attendront, ils viennent de se trouver une place *“au premier rang des enfers.”* Bienvenue chez eux. ●

Nino dans la nuit (Allia), 280 p., 14 €